

Jürgen Ritte

Elmar Tophoven à la rue d'Ulm

Dans l'histoire des échanges culturels entre la France et l'Allemagne, le chapitre consacré au rôle des lecteurs est sans doute l'un des plus importants, surtout lorsqu'il s'agit de médiateurs hors du commun comme Elmar Tophoven, qui fut lecteur d'allemand à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm pendant un quart de siècle¹.

Lorsqu'il pénètre rue d'Ulm, Elmar Tophoven a déjà été lecteur en Sorbonne de 1949 à 1952 et, grâce à sa passion pour le théâtre, une carrière de traducteur s'est ouverte devant lui de façon décisive depuis la première de *En attendant Godot*, le 7 janvier 1953, date mémorable marquant le début d'une longue amitié et d'une fructueuse collaboration avec Samuel Beckett².

C'est dix ans plus tard, en 1963, que Paul Celan demande pour la première fois à Elmar Tophoven de venir le remplacer en tant que lecteur à l'École normale supérieure, pendant une absence prolongée. Il s'agit essentiellement d'assurer le cours de thème écrit pour les élèves candidats à l'agrégation. Au cours des années suivantes, Elmar Tophoven sera invité par la direction de l'École à remplacer Paul Celan de plus en plus souvent et pour des périodes de plus en plus longues ; il sera « titularisé » (en fait, il s'agit d'un contrat reconduit à la fin de chaque année) à la mort de celui-ci, en 1970, sur le poste de lecteur qu'il occupera jusqu'en 1988, date où, déjà gravement atteint par la maladie, il prendra sa retraite.

(1) Le présent article est extrait d'une contribution à *L'École et l'Allemagne. Actes du colloque du bicentenaire de l'École normale supérieure*, sous la direction de Michel Espagne, à paraître aux Presses de l'ENS, Paris.

(2) Voir Erika Tophoven, « Beckett et l'Allemagne », *TransLittérature*, n° 8, Paris, 1994.

Pendant toutes ces années, Elmar Tophoven dispense, dans des conditions matérielles difficiles, un enseignement qui lui vaut, à défaut du statut que l'École réclame pour lui auprès du ministère de l'Éducation nationale, la reconnaissance de sa personnalité exceptionnelle et de sa « place réelle dans la maison » : « M. Tophoven est un traducteur de renommée internationale, bien connu de nombreux écrivains français [...]. L'École bénéficie donc – à travers lui – d'un surcroît de renommée dans les pays germanophones [...]. Mais *surtout*, les élèves profitent directement de cette expérience *unique* [...]. Il y a donc les meilleures raisons pour qu'il puisse bénéficier du statut d'*assistant associé* [...] ».

L'École, en tout cas, lui fournit un formidable laboratoire d'expérimentation où il peut mettre à l'épreuve ses traductions et ses méthodes auprès d'un public éclairé et de jeunes germanistes agrégatifs.

Quels sont donc les textes qu'Elmar Tophoven donne à ses élèves ? Dans les cahiers de cours, qu'il tient soigneusement, nous trouvons, pour l'année 1970, Barrès, Bourget, Anatole France, Proust, Mallarmé, Alain-Fournier, Artaud, Valéry, Sartre, Apollinaire, Loti, Raymond Roussel, Robbe-Grillet, Simone de Beauvoir, Romain Rolland⁴. Ce choix, qui obéit davantage aux exigences du concours de l'agrégation qu'aux préférences personnelles du traducteur, n'a, à première vue, rien d'extraordinaire ; on notera néanmoins la forte présence de certains noms, qui constituent une sorte de « panthéon » de la modernité littéraire dans laquelle s'inscrivent expressément les auteurs d'Elmar Tophoven traducteur. Tophoven recopie à la main le texte original – façon de se l'approprier – en laissant pour chaque ligne deux lignes libres destinées à accueillir d'abord sa traduction, puis les corrections et les variantes suggérées par ses élèves. Ce procédé préfigure son fameux système des fiches (plus de mille rien que pour la traduction de *Mercier et Camier*, de Samuel Beckett), sur lesquelles il note, justifie et commente chaque variante selon un système de son invention, introduisant des distinctions entre fonctions paradigmatiques (par exemple, les variantes lexicales) et fonctions syntagmatiques – ce qui rappelle le modèle jakobsonien des fonctions du langage. Plus tard, avec l'avènement des premiers logiciels de traitement de texte, Tophoven saisira ses données sur ordina-

(3) Dossier Elmar Tophoven à l'ENS : *Note pour le dossier Elmar Tophoven*, rédigée par Jean-Pierre Lefebvre, 30 novembre 1976.

(4) Archives Elmar Tophoven. Ce cahier de cours m'a été communiqué par Mme Erika Tophoven.

teur – comme pour infliger un démenti à tous ceux qui prévoyaient déjà, après le triomphe de l'informatique, la fin de l'édition critique avec notes en bas de page.

Son système de travail, animé par la conviction que l'on peut rendre transparent l'acte de traduction, le doter d'une « méthode », l'« opérationnaliser » en quelque sorte, Elmar Tophoven ne cessera de le remettre en question et de le perfectionner jusqu'à la fin de sa vie. Persuadé qu'il faut sortir ce travail « sous l'invocation de Saint Jérôme » (Valery Larbaud) de la solitude du bureau, il n'hésite pas à exposer sa méthode devant des publics de spécialistes, comme, par exemple, lors du grand colloque international sur Samuel Beckett organisé en 1973 à Berlin par Hans Mayer et Uwe Johnson⁵. Il la présente aussi et surtout à l'École, devant ses élèves dont il associe les noms au sien sur la page de titre de certaines de ses traductions.

Mais cette méthode, pour l'homme de théâtre que restera toujours Elmar Tophoven, se complète du sentiment qu'un texte, outre sa vie écrite, graphique, possède aussi, en particulier lorsqu'il s'agit d'une pièce de théâtre, une existence orale. Et tel Flaubert, qui faisait passer ses phrases à l'épreuve du « gueuloir », Elmar Tophoven enregistre toutes ses traductions sur magnétophone. Ainsi, il ne donne pas seulement à lire, mais aussi à écouter ses textes aux auteurs et aux élèves, dont quelques-uns, d'ailleurs, se lanceront à sa suite dans l'aventure de la traduction littéraire, séduits par une méthode capable d'allier à une méticulosité scrupuleuse, servie par les techniques nouvelles, les apports de la linguistique moderne et la finesse de sa sensibilité littéraire personnelle.

(5) Elmar Tophoven, « En traduisant Beckett », *Das Werk von Samuel Beckett. Berliner Kolloquium*, sous la direction de Hans Mayer et Uwe Johnson, Suhrkamp Verlag, Francfort, 1975, pp. 159-173.